

et profond qui doit absorber à l'instant l'eau de la pluie.

• Al'époque où je quittai les bords du Lachlan, dit M. Oxley, j'avais pensé que nous étions à 500 pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation trop insignifiante pour espérer qu'un fleuve prît sa source dans cette région et coulât jusqu'à la mer. En traversant ce pays plat, j'observai que la pente, quand il y en avait une sensible, était toujours vers l'ouest et le nord-ouest : de sorte que j'étais induit à penser que le désert sablonneux où nous nous trouvions continuait sans interruption, ou que sa pente à l'ouest menait de ce côté à des fondrières et à des marais. Depuis notre départ des rives du Lachlan, nous n'avions pas bu une goutte de bonne eau ; nous n'en avons trouvé que dans des trous peu profonds et bourbeux, dans le fond des marais, qui n'étaient praticables qu'à cause de la sécheresse de la saison : il avait toujours fallu la passer avant d'en faire usage ; et les matières végétales en décomposition qu'elle contenait, lui donnaient un goût âpre et désagréable.

« Tout ce que je pouvais voir du pays au sud-ouest me fit penser, après mûre réflexion, qu'il serait extrêmement imprudent de persister à marcher de ce côté ; car le défaut d'eau et d'herbe

aurait les conséquences les plus fâcheuses pour les chevaux. Nous savions par nos propres observations qu'à une distance de quarante-cinq milles dans cette direction le pays était le même que celui que nous avions parcouru. Je me décidai donc à marcher au nord-ouest ; mais ma route devait être guidée par la possibilité de procurer de la subsistance aux chevaux ; c'était le point essentiel duquel dépendaient toutes nos opérations ultérieures.

Avant de s'éloigner du pied des montagnes, le botaniste y mit en terre des glands, des noyaux de pêche et d'abricot, et des pepins de coignassier. On ne se flatta pas que l'homme civilisé vint jamais s'assurer du succès de ces semis. L'observation fixa l'emplacement de la tente des voyageurs à 34° 13' sud, et 146° est.

On décampa le 6 juin avec l'espoir de trouver à l'ouest et au nord-ouest un pays moins ingrat ; il fut déçu. On avait à l'ouest une chaîne de collines basses et pierreuses ; on en côtoya le pied à dix milles de distance du Peel's-Range. Ces hauteurs servaient de repaire à des chiens sauvages, dont les hurlemens retentissaient le jour et la nuit. Ils doivent faire leur nourriture principale des potorous, qui ont creusé partout dans ces plaines sablonneuses.

Les voyageurs avaient eu constamment un



temps très-doux, ce qui les avait aidés à soutenir leur courage au milieu de la scène de désolation qui les entourait de toutes parts. A mesure qu'ils avancèrent au nord-ouest, bien loin de trouver du soulagement, comme ils l'avaient espéré, tout semblait au contraire prendre un aspect plus sombre. Le défaut absolu d'eau les força de se rapprocher du Peel's-Range; mais ils n'y purent parvenir, à cause des impénétrables broussailles d'eucalyptus qui leur barrèrent le chemin; il fallut donc retourner momentanément à l'ouest. On monta sur les hauteurs. « Non, s'écrie M. Oxley, non, il n'est pas possible d'imaginer un coup d'œil plus triste; on n'apercevait qu'une surface de buissons qui s'étendaient à perte de vue à l'ouest et au nord-ouest; il était donc physiquement impossible d'avancer de ce côté. Notre situation était trop critique pour admettre des délais. Essayer de marcher à l'ouest, était compromettre la sûreté de tous les hommes de l'expédition, sans qu'il résultât aucun avantage réel de cette persévérance: on pensa donc qu'il était plus prudent de suivre le pied du Peel's-Range jusqu'à son extrémité au nord; on avait au moins la chance de rencontrer de l'eau dans les ravines rocailleuses de cette chaîne, tandis qu'en restant dans la plaine, on ne pouvait pas se flatter d'en découvrir une goutte.

Le 8 juin il tomba un peu de pluie pendant la nuit; le lendemain elle fut très-abondante et dura long-temps. Les chevaux n'avaient pas bu depuis quarante-huit heures. Ils ne pouvaient plus avancer; les hommes n'étaient guère en meilleur état, n'ayant rien mangé depuis la veille. Leurs habits étaient complètement mouillés, circonstance qui aggravait les inconvéniens dont ils souffraient.

Cette pluie fit connaître la véritable nature du sol; durant la sécheresse, il ne semblait composé que de sable léger et sec sans aucune consistance; on reconnut qu'il contenait une petite portion de terre franche, qui sans avoir la tenacité de l'argile, suffisait pour le rendre pâteux et glissant. On résolut de laisser reposer les chevaux pendant quatre jours; et M. Oxley envoya un détachement à la découverte d'un endroit convenable pour y faire halte.

L'arbre qui formait ces broussailles immenses est un eucalyptus auquel le botaniste donna le nom spécifique de *dumosa*, parce qu'il ne s'élève jamais à plus de vingt pieds, et n'en a généralement que douze à quinze. Il pousse naturellement en buisson, et de telle manière que l'on ne peut voir que d'un buisson à un autre; une plante sarmenteuse les unit souvent ensemble, et l'espace intermédiaire est couvert de graminées pi-



quantes, qui rendent le passage aussi fatigant qu'il est ennuyeux.

Les émissaires de M. Oxley revinrent le 11; ils avaient trouvé de l'eau dans la plupart des petits trous des ravines. Ils avaient aperçu des traces de naturels sans en voir un seul : les chiens avaient tué plusieurs kangorou. L'on avait découvert plusieurs espèces de plantes nouvelles.

On se mit en marche le 12 pour suivre le pied du Peel's-Range, en se dirigeant au nord un peu à l'ouest. La marche était très-pénible pour les chevaux, parce que le sol était singulièrement mou. Du reste la nature du pays ne changeait pas; mais on trouvait un peu d'eau.

Le 14, après qu'on eut parcouru cinquante milles dans un terrain rocailleux et montueux qui commençait à l'ouest du Peel's-Range, le pays devint plus ouvert et moins rocailleux : l'herbe était meilleure, l'eau plus abondante et passable. On s'arrêta deux jours. Du haut du Peel's-Range on aperçut au nord des collines à sommets aigus; d'ailleurs on n'y vit pas de broussailles semblables à celles de l'ouest, qui avaient forcé de rebrousser chemin. Un seul naturel s'offrit dans la plaine aux regards des Anglais : malgré les signes d'amitié qu'on lui fit, il ne voulut pas s'approcher.

Le vent avait soufflé avec violence, et il n'avait

pas cessé de pleuvoir dans nuit et la journée du 16. Le matin on trouva un cheval mort. Les autres étaient en si mauvais état que le 17, quoique le temps fut très-beau, ils ne purent faire que très-peu de chemin : le lieu où l'on s'arrêta n'offrait ni eau ni herbe. Les hommes n'avaient pour se nourrir que du cochon salé, qui n'aurait contribué qu'à augmenter leur soif; on préféra donc ne rien manger plutôt que de souffrir de cet inconvénient.

Heureusement le 18 on entra dans une petite vallée où l'eau et l'herbe ne manquaient pas : l'eau était dans des trous creusés par les naturels dans le granit du pied de la chaîne pour recevoir le produit des pluies; quelques-uns de ces trous étaient à sec; d'autres ne contenaient que de l'eau saumâtre. Comme pour aggraver les maux qu'ils souffraient, les voyageurs, en faisant la revue de leurs provisions, s'aperçurent que trois des barils qu'ils supposaient remplis de farine, l'étaient de cochon salé. On se souvint que le 1<sup>er</sup> mai un des bateaux ayant éprouvé un accident, trois des barils de sa charge avaient été emportés par le courant. Cette découverte força de réduire la ration de farine.

Depuis quelques jours le vent ne cessait pas de souffler avec la plus grande violence; on éprouva même des tempêtes. Les pluies continuelles



avaient converti en un marécage la vallée où l'on marchait, et qui dans l'endroit le plus large n'avait pas plus de 600 pieds d'un côté à l'autre : les désagrémens du mauvais temps étaient compensés par la quantité d'eau qu'on pouvait se procurer, et par l'herbe dont les chevaux ne manquaient plus. On conçut l'espoir de reconstruire de l'eau dans le nord-ouest, lorsque l'on vit deux cygnes qui volaient de ce côté.

En sortant de cette vallée, on rentra dans un pays raboteux et aride : heureusement les chiens prirent à la course un casoar qui fut d'une grande ressource pour les Anglais ; mais les pauvres chevaux tombaient d'inanition.

On observait avec surprise que les broussailles et les buissons d'eucalyptus et de mimosa, qui couvraient tout le terrain à l'ouest, ne se prolongeaient jamais jusqu'au pied du Peel's-Range. C'était dans l'espace qu'ils laissaient libre que l'on avait la facilité de marcher : autrement il aurait été impossible d'avancer au nord. Plus on s'enfonçait dans ce pays affreux, plus on se persuadait qu'il serait impossible à l'homme civilisé de s'y établir. Il paraît qu'il n'offre pas même, comme le Sahara d'Afrique, des ressources suffisantes pour qu'un petit nombre de tribus nomades pût y vivre avec des chevaux : les chameaux résisteraient peut-être aux privations de tout genre

auxquelles on y est presque constamment exposé.

M. Oxley étant monté sur un sommet du Peel's-Range, près duquel on eut le bonheur de trouver de l'eau, vit que le pays au nord était absolument uni ; on distinguait avec peine des éminences tout autour de l'horizon. Au nord-est il aperçut les feux des naturels ; une grande montagne isolée au nord-ouest, fut nommée Mont-Flinders, et une haute chaîne à l'ouest, Macquarie's-Range.

Un soldat envoyé en découverte rencontra un camp de naturels, qui ne devait avoir été abandonné que depuis deux jours : il y trouva entre autres choses des écailles de moules semblables à celles que l'on avait pêchées dans le Lachlan. Il était probable qu'elles venaient originairement des sauvages qui vivent près des bords de ce fleuve. Ils aiguissent ces coquilles sur des pierres, et s'en servent en guise de couteaux.

Les voyageurs observèrent que les montagnes détachées des chaînes en différaient par la nature de leurs roches ; les chaînes sont d'un granit foncé, tandis que les pitons isolés offrent du grès dur mêlé de cailloux et de quartz. Ceux que l'on avait examinés au sud du Peel's-Range étaient composés de poudingue superposé à un granit grossier mêlé de morceaux de quartz et de beaucoup d'autres roches ; le Mont-Flinders à l'extré-



mité opposée était couvert de quartz; au-dessous on rencontrait le granit.

Enfin le 23 juin apporta du changement dans la position des Anglais; ils avaient perdu beaucoup de temps à abreuver leurs chevaux, et ne purent partir qu'à dix heures. Après avoir fait quatre milles, le pays s'ouvrit à l'est et à l'ouest; l'aspect de la plaine unie qu'on avait devant les yeux, ressemblait à celui des Field's plains, où l'on s'était éloigné du Lachlan, excepté qu'une espèce d'eucalyptus nouvelle y tenait la place du mimosa pendula. On revit pour la première fois, depuis le départ de ces plaines, un troupeau de grands kangourous, beaucoup de casoars et d'outardes; les chiens attrapèrent des kangourous et des casoars; on fit bonne chère.

Le terrain de la plaine était une argile compacte; on reconnaissait qu'il devait être souvent inondé. Comme on se trouvait près du parallèle où le Lachlan se partage en plusieurs branches, le changement d'aspect du pays fit espérer que l'on ne tarderait pas à rencontrer un cours d'eau continu, et à être délivré des inquiétudes qu'avait sans cesse fait naître la provision précaire à laquelle on avait été réduit depuis quelque temps.

Après qu'on eut parcouru huit milles, on arriva tout à coup sur les bords d'un fleuve, que l'on ne reconnut pas d'abord pour le Lachlan, que

l'on avait quitté près de cinq semaines auparavant; car il n'avait que la grandeur d'une de ses branches du sud-ouest. Ses rives étaient élevées de 14 pieds au-dessus de sa surface, et couvertes d'eucalyptus si touffus, qu'on ne l'aperçut que lorsque l'on n'en était plus qu'à 100 pieds de distance; la surprise des voyageurs fut extrême, car ils ne s'attendaient pas à le rencontrer; il paraissait avoir une trentaine de pieds de largeur, et coulait à l'ouest sur un fond sablonneux. M. Oxley regarde comme très-probable que les deux branches principales, après avoir perdu une grande partie de leurs eaux dans les terrains bas, voisins du point où l'on avait été obligé de s'en éloigner, se réunissaient de nouveau pour former la rivière que l'on retrouvait dans cet endroit.

Il n'y avait plus à hésiter sur la route que l'on devait suivre; on décida qu'il fallait voyager le long du Lachlan, tant que l'on conserverait l'espoir de le voir devenir plus considérable, et jusqu'à ce que les provisions missent dans la nécessité de retourner à Bathurst.

On s'était assuré par la nature du pays que l'on avait parcouru, que ce fleuve ne recevait aucun affluent du sud. Il offrait donc le phénomène peu commun de n'en avoir aucun, soit à droite, soit à gauche, sur une longueur de deux cent cinquante milles, à l'exception de deux petits tor-



rens qui lui arrivent du nord, près du Dépôt, mais dont le cours paraît n'être que temporaire.

L'espérance, que les malheureux saisisent si avidement, releva le courage des voyageurs. Ils ne manquaient plus d'eau, et de plus ils firent une pêche abondante : toutes les alarmes étaient bannies de leur esprit.

La présence inattendu du Lachlan excita leur curiosité sur le cours ultérieur du Macquarie ; sans doute ce fleuve ne rejoignait pas l'autre, qui dans ce cas aurait été plus considérable qu'on ne le voyait. On se trouvait à quelques milles près sous la même latitude que Bathurst, et il n'était guère possible que le Macquarie pût couler aussi loin parallèlement au Lachlan. « L'aspect de ce pays, observe M. Oxley, sa composition, son caractère, tout est si extraordinaire, qu'à peine a-t-on formé une conjecture, qu'un fait imprévu la renverse : tout semble s'y éloigner du cours ordinaire des choses dans les autres contrées. »

L'eau du fleuve était en ce moment à peu près à quatre pieds au-dessus de son niveau ordinaire ; cependant quoiqu'il fût évident que les rives étaient quelquefois inondées, on reconnaissait que depuis long-temps il n'y avait pas eu de débordement.

On commença le 24 juin à suivre le cours du fleuve à l'ouest : les arbres le cachaient ; on ren-

contra plusieurs ravines, qui communiquant avec le Lachlan quand il déborde, reçoivent alors ses eaux. Dans ce moment elles étaient à sec ; la singularité consistait en ce qu'elles conduisaient les eaux du Lachlan dans les terrains bas, au lieu d'être les canaux par lesquels celles de l'intérieur devaient, dans la saison des pluies, arriver au fleuve pour dessécher la campagne. « Durant tout notre voyage, remarque M. Oxley, nous n'avons jamais pu découvrir de quelle manière un courant d'eau pourrait lui arriver, car les terres à une certaine distance, à l'exception des chaînes de montagnes, étaient constamment plus basses que les bords du fleuve ; dans l'endroit où nous fîmes halte ce jour-là, il était presque entièrement barré par des arbres tombés.

« Nous étions près de la pointe septentrionale du Macquarie's-Range ; j'y grimpai avec le botaniste. Nous ne fûmes pas dédommagés de notre peine ; toujours les mêmes plaines depuis l'ouest jusqu'au nord, où se montraient quelques collines trop éloignées pour qu'on en distinguât le moindre trait. Dans plusieurs endroits les bords du fleuve n'étaient pas couverts d'arbres ni de broussailles. On a donné le nom de plaines à ces endroits nus ; cette dénomination pourrait s'appliquer aussi bien à tout le pays. Le pied des collines





et des chaînes était invariablement composé d'un sable rouge et stérile, dans lequel croissaient des cyprès chétifs et des eucalyptus dumosa, entre lesquels poussent des mimosa épineux et différens arbrisseaux qui forment des buissons. Ce n'était qu'à moins de 300 pieds du bord du fleuve que l'on voyait de grands arbres, les seuls que nous eussions rencontrés dans cette région; mais ces eucalyptus tortus n'auraient pas fourni une planche longue de 10 pieds.

« Ainsi la nature du pays n'était pas encourageante, et rien n'indiquait que le Lachlan devint navigable, ni même qu'il coulât sans interruption; mais je ne voulais pas qu'il restât le moindre doute sur l'existence ou l'absence d'un fleuve se dirigeant à l'ouest vers la mer entre les points marqués dans mes instructions. »

Le pays était nu jusqu'au bord du fleuve; toutefois il fallait s'en tenir à une certaine distance, à cause des grandes lagunes, en partie pleines d'eau, qui auraient interrompu la marche; d'un autre côté les sinuosités multipliées doubleraient la marche. Bientôt il tourna au sud-ouest; M. Oxley envoya deux hommes, l'un au nord sur la rive opposée, l'autre au sud pour reconnaître la contrée que l'on aurait à parcourir. L'un et l'autre n'avaient pu aller bien loin, à cause des marais couverts d'eau

à la hauteur de 2 à 4 pieds qui les avaient arrêtés: ces marécages abondaient en cygnes noirs, et autres oiseaux aquatiques.

En avançant, ces marais prenaient l'apparence de lacs, car leur surface n'offrait ni arbres ni végétaux, et ils paraissaient profonds. Le terrain était excessivement mou; les chevaux tombaient souvent.

« Il n'y avait pas, dit M. Oxley, la moindre éminence sur laquelle on pût gravir pour examiner le pays; des plaines immenses et nues s'étendaient à l'ouest à perte de vue; dans la saison des pluies elles doivent être entièrement sous l'eau, et former un vaste lac; en quelques endroits, elles s'étendaient de trois à six milles du bord du fleuve, qui sur ses rives n'était qu'une fondrière humide, remplie de petites flaques d'eau, et couverte à sa surface de plantes marécageuses, au milieu desquelles s'élevaient quelques arbres nains. Ce n'était qu'au bord de l'eau et dans le fond des coudes que s'élevaient des eucalyptus: on ne voyait dans la plaine que des plantes sèches. Le sol dans quelques endroits était une argile compacte, dans d'autres une terre franche, noire, si imbibée d'eau et percée de trous si nombreux, que les chevaux avaient la plus grande peine à y marcher. Ces plaines étaient bornées au sud par des broussailles et des arbres nains, qui avec des cavités



innombrables d'eau stagnante, indiquaient trop évidemment la nature du pays de ce côté. On distinguait clairement, à travers les branches des arbres des bords du Lachlan, que sur sa rive opposée il y avait des plaines absolument semblables, et qui devaient être de même extrêmement basses. Nous marchions au milieu de ces plaines à une distance moyenne d'un à deux milles des bords du fleuve; on ne rencontrait pas de naturels, ni d'autres animaux qu'un petit nombre de chiens sauvages. Qu'il est pénible et triste de voyager dans des solitudes que la nature semble avoir condamnées à n'être jamais habitées! Nous semblions être les seules créatures vivantes au milieu de ces déserts.

« Je me félicitais de ce qu'il ne pleuvait qu'accidentellement; car dans la saison humide, lorsque les bords du Lachlan sont inondés, l'eau doit s'étendre jusqu'à quarante milles de chaque côté, puisque les éminences les moins éloignées sont à cette distance. Les traces des débordemens se voient distinctement par les dépôts de branchages et de feuilles, qui sont à près de 4 pieds au-dessus du niveau actuel; ainsi des arbrisseaux situés à cinq milles plus loin ont à peu près 18 pouces de leur tige enfoncés dans l'eau. Les marques du séjour des sauvages étaient excessivement rares. Des reste de coquilles brûlées témoi-

gnaient qu'à certaines époques ils visitent les bords du fleuve, pour se procurer ces testacés. Je suis persuadé que dans la saison sèche il n'y a pas d'eau courante dans son lit: alors ils peuvent aisément se procurer ces coquillages dans les étangs qui se forment naturellement dans tous les coudes. Il serait possible de les prendre pendant qu'il est dans son état actuel.

« Le terrain était si mou et si humide, que dans les endroits où la fin du jour nous obligeait de camper, la simple pression de nos pieds faisait jaillir l'eau; cependant nous choissions les lieux les plus secs. On observait depuis quelques jours que les plaines exhalaient une odeur acide et putride, et l'on ne pouvait en deviner la cause, parce que l'on ne voyait pas une quantité suffisante de matières végétales en décomposition pour la produire. Le botaniste reconnut qu'elle provenait de plantes de salicor en état de putridité, qui produisent le même effet que les herbes marines dans les marais salans. Tous les végétaux que nous voyions dans ces plaines sont ceux des terrains bas et humides.

« On fut assez surpris de voir plusieurs volées de très-beaux pigeons d'une nouvelle espèce; on en tua deux; ils avaient la tête ornée d'une touffe de plumes noires, les ailes rayées de noir, les plumes dorées, bordées de blanc, le derrière du